

Du pain et des jeux

Marc Haentjens

Numéro 145, automne 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40834ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Haentjens, M. (2009). Du pain et des jeux. *Liaison*, (145), 11–12.

MARC HAENTJENS



TOUT CANADIEN qui se respecte — même toute Canadienne — a au moins assisté une fois dans sa vie à une partie de hockey professionnel *live*. Je dois avouer que cette expérience manquait encore à ma culture quand, en février dernier, gratifiés par son parrain de deux billets de faveur, nous nous élançons, mon fils et moi, voir une partie des Sénateurs et des Maple Leafs au fameux Centre Scotia Bank à Ottawa.

Bien qu'on ne soit qu'un mardi soir et qu'il s'agisse d'une partie ordinaire (on est encore loin des Séries), nous ne sommes manifestement pas les seuls à avoir eu la même idée et le parcours suivi pour nous rendre de la maison à nos bancs est nettement plus ardu que celui que nous empruntons d'habitude pour nous rendre au Cinéma 9 ou à la Nouvelle Scène. Embouteillages sur la 417 et sur la bretelle d'accès, longues files d'attente pour le stationnement, cohue à l'entrée, bousculades jusqu'aux gradins... Heureusement le parrain n'a pas été chiche et nous n'avons pas à chercher longtemps nos places, parfaitement situées en plein centre de l'aréna.

Nous nous installons parmi les présumés 19998 autres spectateurs et déjà tout m'agresse. La lumière qui nous inonde, l'excitation de la foule, le bruit étourdissant de la musique... sans compter la voix exaspérante du M/C qui résonne dans les haut-parleurs sans aucun répit. Mais tout cela n'est rien et c'est vraiment quand apparaissent les joueurs — déambulant sur la glace sous les cris déchaînés — que j'ai un terrible sentiment de déjà-vu. Oui nous

sommes bien dans une arène (aréna), et les hommes qui virevoltent devant nous, dans leurs costumes bariolés et leurs casques, sont bien... des gladiateurs! Nous pourrions facilement être à Rome, au Colisée. Ne manque en fait, pour que la scène soit complète, que l'empereur César (Harper) Auguste apparaisse à la tribune d'honneur et lève soudain le pouce pour commander que la partie commence...

Me revient tout à coup en mémoire la formule mythique de Juvénal: *Panem et circenses* (qu'on leur donne du pain et des jeux!) Qu'est-ce que 2000 ans de civilisation ont changé? me dis-je, en me levant (tout de même) pour faire la vague.

Le sport spectacle

Cette anecdote fera sûrement sourire plusieurs amateurs de hockey qui me trouveront facilement impressionnable. Elle en amènera même certains à se demander «ce que j'avais fumé ce soir-là» ou si je n'ai pas été simplement obnubilé par l'emblème néo-romain des Sénateurs (une tête de centurion). En fait, je dois dire que je me rendais à cette partie dans les meilleures dispositions du monde, anticipant le grand bonheur d'une activité père-fils. Et je ne peux pas taire non plus que j'ai passé malgré tout un assez bon moment (il ne faut pas boudier son plaisir!) Mais il faut croire que quelque chose dans le déroulement de la soirée m'a profondément dérangé.

En m'efforçant d'y penser, je dirais d'abord le sentiment d'être manipulé,

d'être réduit à une fraction de foule et d'être le jouet d'un spectacle trop bien huilé. Non pas dans le sens où les joueurs, qui s'escriment sur la glace, obéissent à des consignes truquées, mais plutôt dans l'idée que tout semble fait pour entretenir les spectateurs et leur permettre, au final, d'avoir été suffisamment divertis. Autre chose, toutefois, au-delà de cette impression, m'a plus frappé encore: c'est la fonction des joueurs, leur utilité pour la bonne marche du spectacle et, en même temps, leur asservissement total aux ordres de l'entraîneur. Depuis leur apparition sur la patinoire jusqu'à leur dernier retour au vestiaire, j'avoue avoir été hypnotisé par chacun de leurs sauts sur la glace et leurs retours sur le banc. C'est là, je crois, qu'est née mon impression de déjà-vu. Malgré leur talent ou leur notoriété, chacun de ces joueurs semblait réduit à un rôle précis, exécuté uniquement pour le bon plaisir du peuple.

On me rétorquera sans doute que, contrairement aux gladiateurs, généralement recrutés de force parmi les prisonniers ou les esclaves, les joueurs professionnels ne sont pas tellement à plaindre, dans le domaine du hockey comme ailleurs. Il suffit de monter dans un taxi ou d'aller chez le coiffeur pour réaliser que la rémunération des joueurs est un sujet de conversation favori de bien des Canadiens. Et c'est vrai qu'il s'agit là d'une question qui peut nous interpeller socialement: jusqu'où est-il légitime de rémunérer le talent? Mais la façon dont les gens discutent de cette question et, surtout, dont les médias en

traitent illustrent bien le fait que ces « héros » sont en même temps le jouet du (bon) peuple qui peut à loisir les chérir ou les détester, et faire savoir le prix qu'il conviendrait de les payer.

Les médias, bien sûr, sont l'un des instruments clés de cette machine à rumeurs. Ce sont eux, par leurs articles à sensation ou leurs panels interminables de « spécialistes », qui attisent la controverse et stimulent le ressentiment public. Que ce soit en se scandalisant de la rémunération des joueurs, en faisant écho à leurs frasques ou en parlant sans ménagement de leur carrière, ils nous entretiennent dans l'idée que nous sommes, nous aussi, en droit de nous prononcer sur la performance des joueurs et la gestion de leurs salaires. (C'est surprenant, d'ailleurs, comment il est si facilement accepté dans le sport de parler de congédiement, de tractations de joueurs ou de « ventes » de contrats, toutes des expressions qui feraient normalement hurler le moindre des syndicats.)

Toute la couverture de presse qui a entouré, ce printemps et cet été, l'avenir des Canadiens de Montréal, de la vente du club jusqu'aux échanges de joueurs (ah! le départ de Kovalev!), illustre bien le profit qu'y trouve l'industrie médiatique. Moi qui m'insurgeais que le sport occupe déjà tant de place dans les médias (par contraste, entre autres, avec les arts et la culture), me voilà obligé d'accepter que le sport fait maintenant l'actualité. On peut dire que c'est là l'aboutissement logique de la « marchandisation » définitive du monde sportif.

Le spectre des Olympiques


Dans ce contexte, il est évidemment difficile de ne pas réagir avec cynisme à tous les messages qu'on nous adresse en vue des prochains Jeux Olympiques (J.O.) de Vancouver. Bien qu'on n'ait droit qu'à la version « mineure » (les Jeux d'hiver), le Canada tout entier semble devoir se mobiliser pour se préparer à être, en février 2010, l'hôte de la plus grande manifestation sportive au monde. Les images, encore toutes chaudes, des J.O. de Beijing (alias Pékin) nous disent à quelle point cette grand'messe biennale est un événement. N'a-t-on pas prétendu que trois milliards d'individus (près de la moitié de l'humanité) étaient suspendus au petit écran lors de la cérémonie de clôture des Jeux? Juvénal, qui s'attristait de la plèbe romaine, n'en aurait jamais imaginé autant! On peut deviner, à l'aune de ces chiffres, les attentes que le gouvernement canadien — et d'autres gouvernements provinciaux et municipaux — mettent dans la tenue de ces Jeux. Il est clair que tout est mis en œuvre pour que le bon peuple canadien vive, à cette occasion, les plus grandes émotions et la plus grande fierté nationale.

Au palier fédéral, le ministère du Patrimoine en a fait clairement son projet. Son ministre actuel, James Moore, est d'ailleurs tout droit issu de Vancouver. L'organisation des Jeux semble ainsi y avoir éclipsé, depuis plusieurs années, tous les « autres » dossiers d'importance, ce qui veut dire malheureusement la majorité des dossiers artistiques et le pas moins crucial dossier des langues officielles. Comme le soulignait il n'y a pas très longtemps un porte-parole du milieu artistique, l'essentiel des nouveaux crédits alloués depuis trois ans au ministère ont été dirigés vers l'organisation de ces Jeux. Le plus drôle — ou le plus ironique? — est qu'on veut nous les faire valoir comme une grande manifestation culturelle. Il faudrait, à en croire le ministère, tous bondir sur cette

occasion pour profiter de la vitrine qu'elle nous offre pour promouvoir nos artistes et nos œuvres... Même les communautés francophones sont exhortées à s'impliquer activement pour démontrer à la planète que le Canada est le meilleur pays où vivre pour les minorités linguistiques.

Il reste entendu pour moi que nous sommes engagés dans une vaste entreprise de mystification qui vise bien davantage à endormir le peuple qu'à rendre réellement compte de notre dynamisme et de notre créativité. Pour illustrer cette conviction, je peux d'ailleurs vous assurer que mon téléviseur sera bel et bien éteint du 12 au 28 février prochain, et que je profiterai plutôt de mes soirées (puisque rien d'autre ne se passera) pour lire quelques bons livres, en sirotant un verre de vin. *Vinum et libros*, dirais-je pour plagier Juvénal. Du vin et des livres. Pas sûr que Juvénal se serait objecté à ça! ||

Marc Haentjens œuvre depuis plusieurs années comme chercheur, animateur et consultant en matière culturelle au sein de la francophonie canadienne. Il est aujourd'hui directeur général des Éditions David à Ottawa.



À chacun son rôle

... même si nos scènes sont différentes, le même souci d'excellence nous anime.

Le plus important cabinet d'experts-comptables indépendant de la région de la capitale nationale.

MARCIL LAVALLÉE

500-214, chemin Montréal Road,
Ottawa ON K1L 8L8
www.marcil-lavallee.ca

Tél. : (613) 745-8387
Télec. : (613) 745-9584
info@marcil-lavallee.ca